

Un clair matin d'avril

Elisabeth
Godon



Elisabeth Godon

Un clair matin d'avril

© Elisabeth Godon, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-5529-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Depuis ma prime jeunesse, je pensais que chacun, en ce monde, a son no man's land, où il est son propre maître. Il y a l'existence apparente, et puis l'autre, inconnue de tous, qui nous appartient sans réserve. Cela ne veut pas dire que l'une est morale et l'autre pas, ou l'une permise et l'autre interdite. Simplement, chaque homme, de temps à autre, échappe à tout contrôle, vit dans la liberté et le mystère, seul ou avec quelqu'un une heure par jour, ou un soir par semaine, ou un jour par mois...

Qui n'a pas usé de ce droit, ou en a été privé par les circonstances, découvrira un jour avec surprise qu'il ne s'est jamais rencontré avec lui-même...

Dans ce no man's land, où prévalent la liberté et le mystère adviennent parfois des choses étonnantes. »

Le roseau révolté, Nina Berberova

Par un clair matin d'avril, Elle décida de modifier l'ordre de réalisation de son maquillage : dorénavant, elle commencerait par les yeux. Le mascara.

Ce qui l'amena à se poser cette question fondamentale : pourquoi avait-elle toujours, chaque jour depuis le premier jour du maquillage, et même plusieurs fois par jour s'il lui arrivait de sortir le soir, commencé par le visage, la peau, les crèmes, la poudre ?

Tout en se préparant, Elle rêvait. Elle lui parlait, ainsi qu'elle le faisait depuis vingt-neuf mois, trois jours et un peu plus de douze heures. Tout soudainement, elle posa le crayon noir sur le marbre et se propulsa hors de la salle de bain. Dans un même mouvement, comme si le geste prolongeait ainsi instantanément la pensée, elle courut se saisir d'un stylo et griffonna quelques lignes sur l'un des nombreux blocs de papier disséminés un peu partout dans l'appartement.

Elle cédait régulièrement, avec fièvre, à ces pulsions d'écriture. En réalité, elle avait en permanence, même lorsqu'elle se trouvait en compagnie d'autres personnes, même lorsqu'on lui parlait, ou devant un film, même en travaillant, l'impression de voir, à l'intérieur de sa tête, une main tenant un crayon s'agiter sur une feuille de papier imaginaire. Cette main écrivait ce qui lui était dicté. De temps à autre, si l'agencement des mots lui semblait suffisamment éloquent et construit pour lui rendre, par la suite, l'intégralité de sa pensée, toute affaire cessante, elle notait réellement le fruit de ses élucubrations.

Elle inscrivit donc :

« Depuis vingt-neuf mois, trois jours et un peu plus de douze heures, je me prépare pour toi. Pour tes mains, pour tes yeux, pour ta bouche. »

Puis, elle retourna devant le miroir. D'autres phrases naissaient déjà derrière le visage qu'elle y voyait.

En réalité, Elle avait un prénom : Laetitia. Mais celui-ci s'était effacé au fil du temps, au fil, pourrait-on dire, de la signature qu'elle tenait à inscrire au bas de chacun des textes dont elle était l'auteure. Et ce, depuis le début de l'écriture.

Aucun de ses enseignants n'était parvenu à l'empêcher d'embellir les pages de ses cahiers de multiples « Laetitia » fiers et orgueilleux, écrits en pleins et en déliés, en script ou en majuscules d'imprimerie, avec des petits coeurs ou des fleurs en guise de point sur les « i », et la plupart du temps très colorés : les « a » en jaune, les « t » en vert... Seul le « L », bizarrement, restait invariablement bleu. Le bleu de tous les autres mots de ses cahiers. Elle le réalisait avec une application d'artiste, ne tolérant aucune imperfection dans la reproduction des magnifiques arabesques de ce corps sensuel annonciateur d'envolées infinies. Elle s'efforçait de terminer les exercices avant ses camarades afin de « décorer sa page » : elle dessinait des guirlandes de « L » majuscules en écriture cursive, encadrant les paragraphes, disposées avec soin dans la page, et se multipliant à l'envi.

Laetitia préférant ne rien écrire plutôt que de rendre un texte anonyme, son enseignante de CE1 lui proposa de signer, puisqu'elle y tenait si fort, ses productions écrites, mais seulement celles-ci, d'un petit, d'un simple et tout petit « L » qui serait tout de même majuscule.

C'est ainsi que la fillette avait pris l'habitude de s'écrire « L », puis de se penser « Elle ». Enfin, de s'appeler « Elle ».

La fillette grandit, moitié Elle, dans sa tête, toute seule, dans son rêve de vie inventé chaque jour, et moitié Laetitia, dans la vie de tous les autres. Moitié dans son monde, et moitié dans la réalité. Mais souvent, la plupart du temps même, mêlant rêve et réalité, et ne pouvant vivre dans deux mondes à la fois, elle s'évadait complètement.

De fait, ainsi que le faisait parfois remarquer avec un tendre et patient sourire Marc, son époux, elle était particulièrement difficile à vivre : sans que rien ne laissât prévoir ce changement radical, elle passait de l'existentialisme le plus absolu à un état de totale absence. Il disait : « Tu vis trop fort, tu es avec moi dans la totalité de ton être, et puis tu pars dans ton monde. Tu n'es plus là. J'ai beaucoup de mal à t'empêcher de partir, de te perdre complètement. Il faut que je t'aime fort, trop, sans qu'une minute, une seconde, je ne cesse de guetter la cassure, ton départ pour ce pays où je ne suis pas, où je ne suis rien, où peut-être même tu ne te retrouves pas. J'ai peur qu'un jour, tu t'y perdes, dans ton monde, que tu ne reviennes pas. J'ai peur pour toi. Qu'y ferais-tu, perdue, sans moi ? Et pour moi aussi, j'ai peur : que ferais-je sans toi ? »

Marc avait toujours su, de toute éternité comme il se plaisait à l'affirmer, ce qui était bon pour Elle. Il l'avait définitivement choisie un jour, en quelques heures, alors même qu'ils venaient d'être mis en présence l'un de l'autre : elle était d'une liberté folle. Et elle s'était immédiatement évaporée. Il l'avait recherchée, trouvée, retrouvée, séduite, aimée. Comme il l'avait rêvée. Il avait pris tout son temps : il la savait sienne.

Il n'avait jamais pu, même au plus profond de sa solitude, envisager de tomber amoureux de quelqu'un qui dépendrait de lui. Ces deux êtres, absolument paniqués par l'idée d'appartenir à quelqu'un, avaient pu s'aimer, s'aimaient, uniquement parce qu'ils pouvaient l'un et l'autre, chaque jour, partir, et vivre avec d'autres. C'est seulement ainsi, seulement grâce à cette totale liberté intellectuelle, affective, politique qu'ils avaient pu imaginer cette vie à deux, à eux deux.

Elle l'avait suivi, du jour au lendemain, au bout du monde, sans rien savoir de ce qui l'attendait ni quelle serait sa vie avec lui, sa vie tout court, en laissant tout derrière elle : son travail, sa famille, ses amis... Elle l'avait suivi sans aucune réflexion, prête à rester toute une vie avec un homme qu'elle savait pouvoir quitter.

C'est cet excès troublant qui avait arrêté Marc le jour de leur première rencontre. Elle partageait tout. Elle donnait tout. Elle prenait tout, aussi. En boucle. La vie autour d'elle, grâce à elle, était une fête permanente.

Il désira plus que tout la vitalité de cet esprit fantasque et hors-la-loi, ce corps d'autant plus aimable que d'autres l'aimaient.

Il disait : « Je t'aime tellement que j'aime tous ceux par qui le bonheur t'arrive. Je t'aime ainsi : forte et heureuse. Ce que tu dois être. Ce que tu es. »

Marc était aveugle. Fasciné par l'absence de limite de cette liberté folle, il n'en percevait pas les dangers. Il pensait maintenir Laetitia dans la réalité par la seule force de son amour. En vérité, elle avançait en permanence sur un fil, à la limite entre ses deux mondes. Mais Laetitia pensait, voulait penser, qu'à force de liberté dans l'amour et de découvertes partagées, un jour, le fragile édifice de leur relation deviendrait solide et stable. Malgré ses deux mondes.

Car la nuit, toutes les nuits, elle retombait dans celui que Marc haïssait pour la tempête qu'il déchaînait dans la tête de son aimée. Il le haïssait mais devait partager avec lui celle qu'il avait choisie, car il était la source de son énergie et de sa gaieté.

Marc aimait le moment du réveil de Laetitia, qu'il aurait souhaité sans fin, car il était celui auprès de qui elle avait choisi d'échouer au petit matin, après être sortie de ce monde où il n'avait pas de place. Et il la chérissait de cette confiance : il l'aidait à revenir de là-bas, à rentrer dans la vie des autres. Dans la sienne. Dans la leur. Là où il s'obstinait, chaque jour, à la rendre heureuse. Car forte, elle l'était.

Marc aussi était sans limite. Il recréait sans cesse, magiquement, la vie. Dès qu'il ne travaillait pas, il inventait de nouveaux projets, des sorties, des invitations. Il apportait des fleurs, des livres, des cadeaux totalement insolites, toujours beaux. Rien n'était trop beau pour Elle. Rien n'était trop nouveau. Il pouvait arriver avec des billets d'avion pour passer trois jours au soleil ou à la neige, là où elle n'aurait pas cru possible d'aller. L'inattendu décuplait son énergie. Ils faisaient l'amour. Après, elle était calme, apaisée, heureuse de cet

apaisement. Il la voulait heureuse.

Il passait ainsi sa vie à susciter toutes sortes de situations que sa femme transformerait en autant de fêtes. Il savait que vivant ainsi, jusqu'au bout, ses rencontres, dans ce souci d'apaisement, elle avait des aventures avec d'autres hommes. C'était sa liberté. Parfois, il pouvait advenir qu'elle en souffrît. Ce qui lui était proprement insupportable : il ne tolérerait jamais qu'on lui fît du mal. Si bien qu'il la protégeait comme il pouvait, du mieux qu'il le pouvait, des déboires et des désillusions qui pouvaient résulter de ces aventures.

Ils s'aimaient follement, dans la passion, sans concession, dans la plus totale liberté, dans le respect de ce contrat de liberté : ils ne s'appartenaient pas, car ils n'appartenaient à personne. Ils étaient liés, soudés à jamais par cette volonté de rester libres l'un et l'autre, l'un par l'autre.

Et Laetitia était restée. Elle avait choisi. Chaque jour, Elle avait choisi de ne pas s'en aller. Ne pas encore s'en aller.

Mais en ce matin d'avril, Elle écrivit quelques lignes, sobrement pour une fois, à Marc, son mari, et fit ce dont elle avait toujours rêvé, du plus loin qu'elle se souvînt : elle prit son sac à dos, le remplit méthodiquement d'un contenu cent fois révisé, commanda un taxi, et partit, sans se retourner.

Car depuis vingt-neuf mois, trois jours et un peu plus de douze heures, un autre, qu'elle avait, ne le connaissant pas, prénommé « Lui » ce jour-là, était entré dans sa vie. Plus exactement, il était entré dans son regard. Lui et l'intensité de ses déplacements concentrés, retenus par quelque chose comme une profonde souffrance, presque tangible, ancrée en lui et dont il ne semblait pas avoir conscience.

Dès le premier jour, avant même le premier baiser, celui du matin après les frôlements de la nuit, Laetitia avait été fascinée, séduite par cette démarche faite de solitude, de concentration et de détermination. Lorsqu'il était sorti de sa réserve et de son silence pour lui parler et la regarder, la douceur attentive de son regard l'avait irrémédiablement, définitivement fait chavirer. Ses yeux cherchaient, avec une pointe d'étonnement toujours, cherchaient plus loin, ailleurs, ce qu'ils ne voyaient pas.

Yann était entré directement et sans le savoir dans son autre vie, sans se rendre compte qu'en la laissant entrer dans la sienne, il allait rencontrer une partie de lui-même à laquelle, jusqu'à présent, il n'avait jamais eu accès.

Contrairement à Laetitia, son enfance n'avait pas baigné dans l'horreur de la culpabilité et de l'affectif mélangés. Seulement dans l'obligation nécessaire du respect de la loi et de la vérité. Les choses et les choix s'en étaient trouvés clarifiés.

Ayant jusqu'à présent soigneusement évité ce genre de situation, et n'y étant aucunement préparé, il ne sut comment aborder le poids de la culpabilité.

Leur vie magique et sans cesse réinventée était, pour Laetitia, distincte de l'autre, tout aussi magique et réinventée du quotidien avec son époux. Mais pour Lui, les choses étaient tout autres. Il devait cacher son bonheur. Changer, mais se retransformer « à l'envers » en rentrant « chez lui », là où l'attendait Élodie, son épouse. Il avait le sentiment de n'avoir plus de chez lui, d'ailleurs. De n'être plus rien, parfois.